

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE

123, rue Montmartre, Paris Hebdomadaire Le Numéro : 50 centimes

SOMMAIRE

Syndicalisme et Communisme (*Amédée Dunois*). — L'Evolution internationale et la Concentration capitaliste (*A. Ker*). — Héros et Martyrs du Communisme : Raymond Lefebvre, Lepetit, Vergeat (*Angelica Balabanov*). — L'Internationale Communiste et l'Internationale Syndicale (*A. Stieklow*). — Le Mouvement révolutionnaire en Orient (*G. Zinoviev*). — En Russie Soviétiste : Les Tribunaux de la Révolution (*A. Prigradov*). — Le Pouvoir des Soviets et les Coopératives (*G. Kramarov*). — La Vie économique en Russie : Six mois de travail (*G. Korolev*). — Comité de la 3^e Internationale, etc.

Syndicalisme et Communisme

QUAND paraîtra cet article, une première entrevue se sera produite entre les délégués du Comité central des C.S.R. et ceux du Parti Communiste. A l'ordre du jour : la vieille et difficile question des rapports, entre l'organisation politique et l'organisation économique de la classe ouvrière. C'est dire l'importance du colloque qui va s'engager entre les communistes que nous sommes et les syndicalistes révolutionnaires que sont nos interlocuteurs.

Sur le terrain qui leur est propre, ceux-ci mènent le même combat que nous avons mené nous-mêmes au sein du Parti contre les éléments opportunistes et réformistes qui, si longtemps, y ont tenu le haut du pavé. Une différence, pourtant, à signaler entre eux et nous : tandis que nous voulions rompre et qu'à la fin nous avons rompu non seulement avec le socialisme de guerre, mais encore avec le socialisme d'avant-guerre, les syndicalistes révolutionnaires semblent généralement ne préconiser qu'un retour pur et simple aux idées et à l'action qui firent avant 1914 la réelle originalité de la C. G. T. française et dont une formule célèbre a clairement défini les tendances : le syndicalisme se suffit à lui-même.

Ainsi, tandis que le communisme s'efforce d'adapter le mouvement politique de la classe ouvrière aux besoins de la période historique

nouvelle qui a commencé — après la nuit sanglante de la guerre — avec la révolution russe, le syndicalisme révolutionnaire tend au contraire, *ou mieux croit tendre*, à un retour vers le passé. Je me permets de dire qu'il s'illusionne. Il n'y a que l'histoire qui puisse « ressusciter le passé » : la vie, elle, continue, sans se recommencer. Le mouvement est sa loi éternelle, et le vieil Héraclite avait éperdument raison, qui disait qu'on ne descend pas deux fois le même fleuve, qu'on n'attache pas deux fois sa barque au même rivage. A coup sûr, le syndicalisme redeviendra révolutionnaire; il le redeviendra sous l'empire des événements et par la volonté des hommes; mais c'est s'illusionner que de croire que le syndicalisme révolutionnaire de demain pourrait être le calque fidèle, la reproduction mécanique de ce qu'il a été dans le passé.

Il n'est pas un seul communiste qui ne soit un partisan déterminé du syndicalisme révolutionnaire. Action directe, grève générale, vocation du syndicat à devenir, dans la société transformée, l'organe fondamental de la production des richesses et de l'administration des choses — toutes ces idées nous sont chères. Où la controverse commence, c'est quand il s'agit de savoir si, dans la société actuelle, dans la société capitaliste actuelle, la direction du mouvement révolutionnaire doit appartenir à l'organisation

politique ou à l'organisation syndicale. Dans leur volonté de puissance, les syndicalistes révolutionnaires résolvaient la question par la formule que je rappelle plus haut : le syndicalisme se suffit à lui-même, étant entendu que le syndicalisme ne se suffit pas seulement à lui-même, mais encore qu'il suffit à tout. C'est dire qu'ils repoussaient tout parti politique, fût-il même révolutionnaire, fût-il même prolétarien. Tandis qu'au sein même du Parti, quelques doctrinaires sans écho s'évertuaient à prêcher la subordination du Parti aux syndicats, du socialisme réformiste au syndicalisme révolutionnaire, les syndicalistes, eux, déclaraient que la C. G. T. se suffisant à elle-même n'avait nullement besoin de plier le Parti à son autorité.

Dans le Parti, les opinions étaient plus divisées. Outre le petit groupe de doctrinaires dont Lagardelle était le représentant aux congrès, deux tendances se partageaient les esprits. Les guesdistes, n'attribuant aux syndicats qu'un rôle exclusivement réformiste, estimaient qu'un lien plus ou moins strict devait les rattacher au parti politique, considéré par eux comme possédant seul la qualité révolutionnaire. Par contre les jauréssistes et Vaillant, tout en souhaitant qu'un régime d'entente cordiale pût s'établir entre les syndicats et le Parti, se faisaient les champions de l'autonomie syndicale.

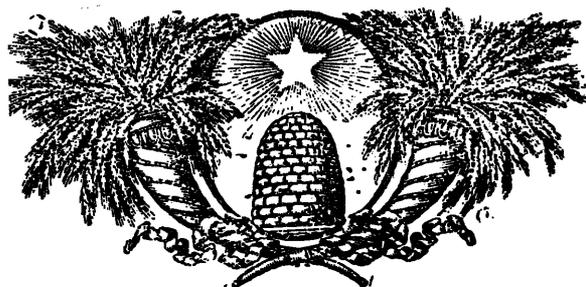
Les choses en étaient là, quand la guerre éclata. Il est plus difficile de dire où elles en sont aujourd'hui, sept ans après la brusque conversion de la C.G.T. et de ses chefs au syndicalisme d'union sacrée et de collaboration nationale.

Ce qui dès maintenant m'apparaît comme certain, c'est que pas plus chez les syndicalistes révolutionnaires que chez nous, les formules d'avant-guerre n'ont retrouvé tout leur crédit. La révolution russe a prouvé, en effet, que ni les syndicats ouvriers, ni les organisations politiques ne se suffisent pratiquement à eux-mêmes; la révolution russe a été l'œuvre indivise et des syndicats ouvriers et du Parti Communiste. Dans l'échange de vues que nous nous apprêtons à instituer, ne l'oublions jamais.

Cet échange de vues, dont les conclusions détermineront peut-être, en France, le cours que prendra tout le mouvement social, je voudrais y participer pour mon compte dans le *Bulletin Communiste*. Comme me le disait un jour Edouard Vaillant, « je suis tout autant pour la C.G.T. que pour le Parti ». Cela revient à dire — et je tenais à le dire de suite — que je ne suis à aucun degré pour cette hégémonie du

Parti sur les syndicats dont on nous reproche souvent de poursuivre le projet téméraire. Je suis pour l'autonomie dans l'organisation, pour la coordination dans l'action, pour l'unité dans les principes et sur le but.

Amédée DUNOIS.



Comité de la 3^e Internationale

Réunion Plénière

La prochaine réunion plénière aura lieu le vendredi 17 juin, à 20 h. 30, 49, rue de Bretagne.

Ordre du jour :

1. Les Statuts de la Fédération (soumission aux délégués du groupe du projet élaboré par la Commission des Statuts) ;
2. Le Rôle de la Presse communiste ;
3. Questions diverses.

Commission Exécutive

Séance du 31 mai 1921

Séance ouverte à 18 h. 30.

Lecture de la correspondance. Les lettres de Metz et de Nîmes seront transmises au Comité Directeur.

Une commission composée des camarades Humbertot, Fromentin, Rappoport, Treint et Boyet est désignée pour élaborer un projet de statuts concernant la Fédération de la Seine.

Il est décidé qu'à l'avenir les réunions de la Commission Exécutive auront lieu tous les mercredis.

La vérification des mandats des délégués se fera à l'entrée de la salle, à chaque assemblée plénière.

Sur la proposition de Rappoport, la C. E. décide de mettre à l'ordre du jour d'une de ses plus prochaines séances l'ordre du jour du 3^e Congrès Communiste International de Moscou.

Après un échange de vues sur différentes questions, il est décidé que l'ordre du jour et la date de la prochaine assemblée plénière seront fixés mercredi prochain.

La séance est levée à 19 h. 45.

Les secrétaires adjoints,
René REYNAUD, Albert TREINT.

L'Évolution industrielle et la Concentration capitaliste

La concentration capitaliste s'accroît. En tous pays et dans toutes les industries, les petits intérêts particuliers s'effacent pour permettre la formation de groupes généraux, vastes, puissants et souples. La dispersion et la concurrence font place à une entente toujours plus étroite, qui se manifeste par la création ou l'extension des cartels, des syndicats de vente, l'absorption ou la fusion d'établissements particuliers, les participations, la réunion de groupes d'usines et par le phénomène de l'*intégration*, c'est-à-dire la *concentration verticale* d'industries connexes : mines, métallurgie, mécanique.

L'actuelle reconstitution des régions dévastées manifeste une tendance nette à la concentration. Le réemploi des avances étant autorisé dans un rayon de 50 kilomètres, certains industriels en profitent pour racheter, dans ce rayon, les maisons concurrentes. C'est ainsi que dans le Pas-de-Calais, les dommages de huit sucreries sinistrées ont été rachetés par une grosse entreprise qui concentre sa fabrication à Ham.

Concentration et monopole

Discrète ou avariée, modérée ou autoritaire, la concentration tend toujours au même résultat : substitution d'un monopole de fait à l'ancien régime concurrentiel. Dans un stade économique et social caractérisé par la syndicalisation universelle, les groupes et les grandes firmes industriels deviennent de véritables puissances, tenant les pouvoirs publics à leur merci.

Leur activité brise à tel point les cadres juridiques et économiques antérieurs que leurs agissements apparaissent comme nettement délictueux. C'est ainsi qu'un quelconque meunier d'avant-guerre, Vilgrain, depuis ministre de Clemenceau, actuellement à la tête du trust de la meunerie, devra bientôt s'expliquer devant le juge d'instruction, ceci pour la forme et dans le simple but de donner satisfaction à l'opinion publique ; car les actes d'accaparement sont innombrables et l'on comprend mal les poursuites contre le concussionnaire Vilgrain alors que le ministère actuel compte des trusteurs éminents comme Loucheur et Dior.

Ce dernier représente au ministère du Commerce le trust occulte des superphosphates et des acides, dont Cachin a révélé l'existence dans l'*Humanité* et qui est constitué par un accord entre le groupe de Saint-Gobain et le groupe Kühlmann. Ce trust possède les gisements phosphatiers de l'Afrique du Nord, les chemins de fer et la flotte qui transportent les phosphates, les fabriques d'acide sulfurique, il *contrôle* ainsi toute la fabrication des superphosphates, qu'il vend 32 francs les

100 kilos, contre un prix de revient de 11 francs ! Le haut patronage gouvernemental couvre cette mise en coupe réglée du consommateur puisque les prix des superphosphates sont établis d'accord entre le ministre de l'Agriculture et les grands phosphatiers.

La concentration dans la métallurgie

Mais c'est toujours à la métallurgie qu'il faut accorder une attention particulière quand on veut étudier dans ses manifestations les plus caractéristiques le problème de la concentration industrielle. La métallurgie tend avec une puissance irrésistible à déborder sur les industries qui la précèdent et celles qui la suivent, sur ses deux rayons d'approvisionnement : mines de fer et mines de houille, — et sur ses débouchés : forges, mécanique et construction.

C'est ainsi que le 30 mai a été décidée l'absorption des *Mines de Douchy* par la *Société Métallurgique de Senelle-Maubeuge*, absorption qui assurera l'approvisionnement de cette dernière société en combustibles et particulièrement en coke métallurgique.

La *Société Alsacienne de Constructions mécaniques* (Mulhouse) a acquis depuis l'armistice les maisons suivantes :

La fonderie *Vogt et Cie*, de Massevaux et la fonderie *Pulvermüller*, de Bischwiller qui alimentent la maison-mère en fonte moulée, l'usine *Latscha et Cie*, à Junfholtz, qui livre les accessoires de filatures.

La Société Alsacienne a de plus installé au *Bourget* un atelier pour la construction des machines de filature, et pris une participation dans la fabrique de moteurs et de machines *Ehrhardt et Schmer*, de Sarrebrück.

En vue d'aboutir à une économie des frais d'exploitation, la fusion des *Ateliers de Construction du Nord et de l'Est* et des *Forges et Ateliers de la Longueville* sera certainement accomplie le 18 juin.

Mais l'événement industriel le plus caractéristique à ce sujet, c'est la fusion des *Usines métallurgiques de la Basse-Loire* avec la *Société des Forges et Aciéries du Nord et de l'Est*, décidée à l'assemblée des actionnaires le 21 mars dernier.

Un groupement monstre

Avant la reconstruction des usines du Nord, la Société des *Forges et Aciéries du Nord et de l'Est* avait déjà groupé trois grandes usines sinistrées :

Les Usines de *Pont-à-Vendin*, créées avant la guerre par la Société des Mines de Lens et la Société de Commentry-Fourchambault et Decazeville, les Usines de l'*Espérance*, à Louvroil, et les usines mêmes des *Forges et Aciéries du Nord et de l'Est*, à Valenciennes, les plus importantes de ce groupe au moment de la déclaration de guerre.

Reconstruites suivant un programme d'ensemble, ces usines se complètent au lieu de se concurrencer. De plus, ce groupe vient de parfaire son équilibre et de doubler sa puissance économique en s'adjoignant des usines en pleine marche dans l'Est et l'Ouest de la France :

Usines Métallurgiques de la Basse-Loire, à Trignac (Loire-Inférieure) ; *Forges et Aciéries du Nord et Lorraine*, à Metz, comprenant les usines d'*Uckange* (Lorraine), et les usines de *Neunkirchen* (Sarre).

Le nouveau groupe possède l'outillage suivant :

27 Hauts fourneaux ;
4 Aciéries Thomas ;
13 Fours Martin de 20 à 50 tonnes ;
2 Aciéries électriques ;
4 Installations modernes et complètes de laminoirs.

Fabrique d'essieux et de bandages à Valenciennes et à Neunkirchen ; installations de chargement et de déchargement au port de Saint-Nazaire ; annexes industrielles et générales ; fours à coke modernes avec récupération complète de sous-produits ; broyage de scories ; cimenteries ; fabriques de produits réfractaires.

La Société des Forges et Aciéries du Nord et de l'Est apporte au groupe ses participations dans une fabrique de tubes à Ilombourg, une boulonnerie de Beckingen, les Fonderies de Saint-Nazaire et les Forges de Montoir.

Voici d'autre part l'énorme richesse minière possédée par le groupe :

1° Dans le bassin de Briey les concessions de mines de fer de : Piennes, Chavigny-Vandœuvre, Lavaux, La Grande-Rimont et des participations dans les mines de Saint-Pierremont et de Sexey. En Lorraine désannexée, les concessions des mines de fer de : Hettange-Grande, Ida et Neunkirchen, Lorraine, Bouvenberg, Boulange et Holbertg, Chatel, Michelsberg ;

2° Dans l'Ouest la concession de mines de fer de Fierville, des minières à Château-briant, le contrôle des mines de fer de Segré et de Larchamp.

A ces richesses en minerai de fer s'ajoutent les participations que la Société du Nord et de l'Est et la Société de la Basse-Loire possèdent dans divers charbonnages : Charbonnages du Levant de Mons et les Mines de Faymoreau (Vendée).

Elles ont également des participations importantes dans les Charbonnages de Beerlingen, les Charbonnages de Limbourg-Meuse, la Compagnie des Mines de Gouy-Servins, la Compagnie des Mines de Fresnicourt et dans les Charbonnages du Kent.

Ce sera là, *un des plus puissants groupements métallurgiques et miniers de France*. Son domaine minier est, en effet, estimé à plus de 350 millions de tonnes de minerai de fer et comprend les plus riches mines du bassin de Briey et de la Lorraine. Les principales mines sont dotées d'un outillage moderne per-

mettant une extraction pouvant atteindre 4 millions de tonnes annuellement.

Le groupe fournira la série complète des produits métallurgiques. Depuis les fabrications communes jusqu'aux produits fins, avec l'inappréciable avantage de pouvoir utiliser les situations géographiques respectives de ses diverses usines.

Nécessité de la concentration actuelle

Deux jours avant l'Assemblée générale qui décida la fusion des Aciéries du Nord et de l'Est avec les Usines de la Basse-Loire, une réunion de toute la grosse métallurgie française avait lieu en présence de Loucheur et des ministres des Travaux publics et du Commerce, dans le but d'examiner les mesures à prendre pour l'exportation de l'énorme excédent de la production sidérurgique française.

C'est qu'en effet, par suite de la guerre, un nouveau problème se pose à la métallurgie française et il est énoncé d'une manière très nette dans le rapport présenté à l'assemblée générale mentionnée ci-dessus :

Si la production métallurgique française s'élevait, avant la guerre, à 5 millions de tonnes d'acier environ, ce chiffre, lorsque les usines de l'Est et du Nord seront reconstruites, et, en tenant compte de la production des usines lorraines et de la Sarre, atteindra 10 à 12 millions de tonnes. Cet accroissement considérable de production nous amène donc à envisager comment elle pourrait être répartie à l'intérieur du pays et sur le marché de l'exportation.

Une augmentation de la consommation d'acier en France est probable, mais elle n'atteindra peut-être pas la moitié de la production générale. Nous avons donc à envisager dans quelles conditions les plus économiques nous pourrions exporter l'excédent de production, en concurrence avec les grandes usines d'Allemagne, d'Angleterre et des Etats-Unis.

C'est une grosse difficulté que d'exporter 5 à 6 millions de tonnes d'acier et ce problème exige toute une adaptation, toute une réorganisation de l'industrie intéressée. Il faut diminuer les prix de revient par une marche rationnelle, améliorer le rendement, réduire les frais généraux par une meilleure utilisation du personnel, s'assurer des concours bancaires en France et à l'étranger ; or ces résultats ne peuvent précisément être obtenus que par le groupement technique, commercial et financier de grands établissements autrefois isolés.

Il s'agit donc d'un véritable bouleversement économique au profit de notre grande métallurgie, puisque la marche des usines à plein rendement et l'exportation de 5 millions de tonnes, au prix de 500 francs par exemple, représentera une rentrée annuelle de deux milliards et demi de francs !

Ce renforcement de puissance dans une industrie aussi essentielle ne manquera pas d'exercer une influence décisive dans tous les domaines de la politique dite nationale.

A. KER.

HÉROS ET MARTYRS DU COMMUNISME

RAYMOND LEFEBVRE, LEPETIT, VERGEAT

Nos camarades russes viennent de publier un recueil contenant un certain nombre d'articles, dédiés à la mémoire de nos infortunés camarades Raymond Lefebvre, Lepetit et Vergeat. A l'heure où s'ouvre le 3^e Congrès Communiste International nous croyons utile de reproduire les pages que la dévouée militante Angelica Balabanov, consacre aux trois martyrs de la Révolution.

Ces pages, inédites en France, ont été écrites alors que personne, ni en Russie, ni en France ne pouvait croire à la fin tragique de nos camarades.

L'irrévocabilité de la mort nous impose des tâches et des devoirs auxquels nous ne pouvons nous soustraire, aussi pénible, aussi difficile qu'il nous soit de les accomplir.

Les camarades français qui ont connu de très près nos trois disparus, qui les ont aimés et appréciés, qui les ont possédés parmi eux, ont-ils besoin que des camarades, qui les ont à peine connus, leur rendent hommage ? Ne vais-je pas me rendre coupable d'une véritable profanation de leur vie, de leur activité si multiple, de leurs riches individualités et de leur mort si tragique en parlant d'eux, après ceux qui ont été leurs frères d'armes, leurs amis, leurs frères, et dont chaque parole, chaque syllabe est l'évocation d'un souvenir ?

Si je crois pourtant pouvoir joindre ma voix à celles qui pleurent leur mort prématurée, c'est parce que l'impression qu'ils ont produite sur moi ne m'appartient pas. Comme tout ce qui émane d'eux, elle appartient à la classe ouvrière pour laquelle ils ont vécu, — à l'Internationale qu'ils ont contribué à ériger, à ceux qui leur sont proches et ne devront désormais vivre que de souvenirs.

De ces souvenirs, je n'ai que quelques miettes. C'est surtout pendant leur voyage de propagande en Ukraine que j'ai entrevu — je n'oserais dire connu — et entendu nos trois disparus. C'est surtout en tant qu'orateurs et tribuns que je les ai aperçus, que j'ai eu la perception de leurs individualités. Je ne saurais guère évoquer ici leurs discours ni en citer les passages les plus caractéristiques, je ne saurais même pas dire qui d'eux était l'orateur le plus efficace. C'est surtout *la façon* dont ils parlaient au peuple, au peuple russe, qui

m'a frappé et qui leur a acquis toute notre confiance, toute notre solidarité fraternelle et révolutionnaire.

Vergeat et Lepetit étaient-ils anarchistes ? Lefebvre était-il poète ? Ces nuances disparaissent complètement. Les trois pèlerins — et c'est là leur grandeur — savaient s'oublier eux-mêmes totalement, complètement, devant la grandeur solennelle et tragique dont ils se sont sentis environnés, dès le premier moment de leur séjour en Russie. Ce ne sont que les êtres vraiment grands qui veulent, qui savent être humbles, disparaître devant ce qu'il y a de plus grand, devant ce qu'ils reconnaissent eux-mêmes pour la vraie et seule grandeur : la fusion des individualités et un grand et unanime effort suprême. Il m'avait suffi de les entendre une fois pour comprendre qui ils étaient, ce qu'ils cherchaient dans la vie, ce qu'ils donnaient à la cause à laquelle ils s'étaient voués. Ils cherchaient avant tout et surtout la vérité ; c'est pourquoi ils n'avaient pas besoin de refouler, de sacrifier leurs sentiments et leur critique anarchiste pour comprendre et aimer avec passion la Révolution Russe, pour l'aimer avec passion non en dépit, mais plutôt en raison de ses lacunes, de ses imperfections. Ces lacunes, ces imperfections n'étaient-elles pas le plus néfaste legs de la société capitaliste dont — militants par excellence — ils étaient si impatient de secouer définitivement le joug ? Les trois révolutionnaires français n'étaient pas venus en Russie pour s'y montrer, ni pour enseigner au peuple martyrisé par son effort de résurrection, comment ils concevaient eux-mêmes la Révolution et ce qui les distinguait des autres. Rien n'est plus affligeant et plus mesquin que de vouloir, devant une foule qui personnifie la souffrance et l'action collective, étaler son petit moi, faire pénétrer l'œil des multitudes dans les replis de la psychologie individuelle de l'orateur. Nos Trois étaient certes loin de ce travers — et ce n'est pas qu'ils crussent devoir dissimuler, voiler, modifier la moindre nuance de leur attitude personnelle — mais, au contraire, parce que trop sincères, trop voués à la cause, trop grands pour ne pas sentir, exprimer et surtout faire sentir aux autres qu'ils ne seraient rien eux-mêmes, et que la cause seule importait. C'est pourquoi ceux qui les ont entendu parler, ouvriers et paysans russes, ceux qui étaient venus les saluer et les écouter, avec nous tous, n'évoqueront ni leurs noms, ni leurs discours, ni même le son de leurs voix, mais ce seul fait qu'ils étaient des frères et des camarades français, des porte-voix de la minorité

noble et généreuse du peuple français qui est hantée par le remords de n'avoir pas encore commencé à acquiescer sa tâche de solidarité et même de gratitude envers le Peuple russe.

Un jour — à Odessa, si je ne me trompe — à l'occasion d'une nouvelle preuve, irréfutable, de la participation effective de la France impérialiste à l'agression de la contre-révolution franco-anglo-polonaise contre la Russie Soviétiste, le théâtre, bondé, tressaillit d'émotion et d'enthousiasme, tant les déclarations de solidarité des camarades français étaient vibrantes, allaient au cœur des foules. Quel contraste entre ces preuves de bonne volonté révolutionnaire — hélas ! ce n'est que cela que les minorités d'Occident peuvent offrir au peuple russe — et, l'auditoire, qui pourtant avait droit à quelque chose de plus encore, qui avait le besoin urgent d'une action solidaire de toute la classe ouvrière ! Et pourtant, quelle compréhension profonde, quelle gratitude notre public russe, si éprouvé par les souffrances et l'attente interminable, ne manifesta-t-il pas ce soir-là à l'égard des trois Français ! C'est que les masses sont sensibles aux moindres oscillations, aux moindres nuances ; c'est que si, dans ceux qui avaient parlé au nom de la minorité française, cette foule russe, appelée sans cesse à de nouveaux sacrifices, à de nouvelles épreuves, avait pu discerner la moindre exagération, le moindre artifice, elle les aurait hués. Mais la belle sincérité des Trois, l'aveu de leur faiblesse, l'engagement qu'ils prenaient de faire leur devoir dans l'avenir, avaient racheté, aux yeux de notre foule, les grands et lourds péchés commis envers elle par le peuple français.

Un soir — ce soir-là, personne de ceux qui l'ont vécu ne l'oubliera — le train des délégués de la 3^e Internationale s'arrêta à la gare d'une petite ville d'Ukraine. Cette ville, comme toutes celles des environs, avait été dévastée, ravagée par les « volontaires » de Dénikine, par les Polonais, par les bandes contre-révolutionnaires, et surtout par les pogroms antisémites. C'était dans une de ces régions où le calendrier ne marque pas les dates selon les saisons, les mois et les années, mais par les différentes époques du martyre de la population, marquées en lettres de sang, en outrages, en insultes aux survivants. C'était dans une de ces petites villes où les mères content les détails des viols de leurs filles par les cosaques et par les officiers de Dénikine qui, la torche au poing, venaient le soir choisir, parmi la population juive, les jeunes filles et les fillettes qu'ils outrageaient ensuite en présence de celles qui les avaient mises au monde. Le seul registre où sont consignés les crimes des soldats de Dénikine et des Polonais, est un livre imposant, relié, où l'on peut lire les noms de centaines et de milliers de cadavres mutilés et ensevelis dans les fosses communes, qu'il a été possible d'identifier... C'est dans une de ces petites villes que nous étions arrivés, et c'est à une foule de rescapés que les délégués des différents pays devaient adresser la parole.

Le spectacle même qu'offrait la gare inspira tout de suite un sentiment particulier à ceux qui descendirent du train. Ce n'était pas là une foule

déjà entraînée par la Vie nouvelle qui fait oublier, créer, aimer. Ces gens n'avaient pas encore oublié ni cessé de souffrir, leur âme était encore en proie à l'effroi, à l'épouvante... Un vieillard, une figure classique qui aurait pu être aussi bien celle d'un Grec antique, d'un prophète hébreu, ou du penseur de quelque époque que ce soit, nous accueillit, symbole vivant de cette foule anxieuse de délivrance.

« Mes enfants, mes enfants », cria-t-il dans le morne silence qui s'était fait, « j'ai soixante-deux ans, toute ma vie je l'ai passée à l'usine, dans la misère et dans l'humiliation, mais maintenant, je vis — comprenez-vous, je vis — car c'est l'Internationale que j'ai devant moi. Vous comprenez... l'Internationale. Demain, je me rendrai au front. J'ai soixante-deux ans, mais je veux me battre pour la liberté. »

D'ordinaire, on ne faisait que traduire les discours des étrangers aux ouvriers russes, et les réponses, courtes allocutions de bienvenue dont tout le monde comprenait le sens. Mais cette fois-ci, je sentis que les paroles du vieillard devaient être transmises entièrement, jusqu'à la dernière petite nuance, aux « étrangers » auxquelles elles étaient destinées et qui les avaient méritées. Point de paroles pour décrire l'émotion qui s'empara de tout le monde. C'est alors que Raymond Lefebvre prononça son meilleur discours. C'était lui — tout à fait lui — ni le poète, ni l'homme politique seulement, c'était lui, tout cela ensemble avec quelque chose de plus encore. Ce fut une minute de grand et pur enthousiasme... Les paroles simples et sincères que dit alors Raymond Lefebvre au vieillard qui l'embrassait dans une extase presque mystique, ne furent pas inférieures à celles qu'il a écrites pour tous dans le *Sacrifice d'Abraham*, livre hardi et grand, où il a su, sans les profaner, décrire la tourmente de la guerre et aborder jusqu'au mystère de la Mort...

Si la mer a vraiment englouti nos trois camarades — ce que ma raison se refuse encore à admettre, ce contre quoi s'insurge encore mon espoir — ses flots seront purifiés par le contact de trois purs héros...

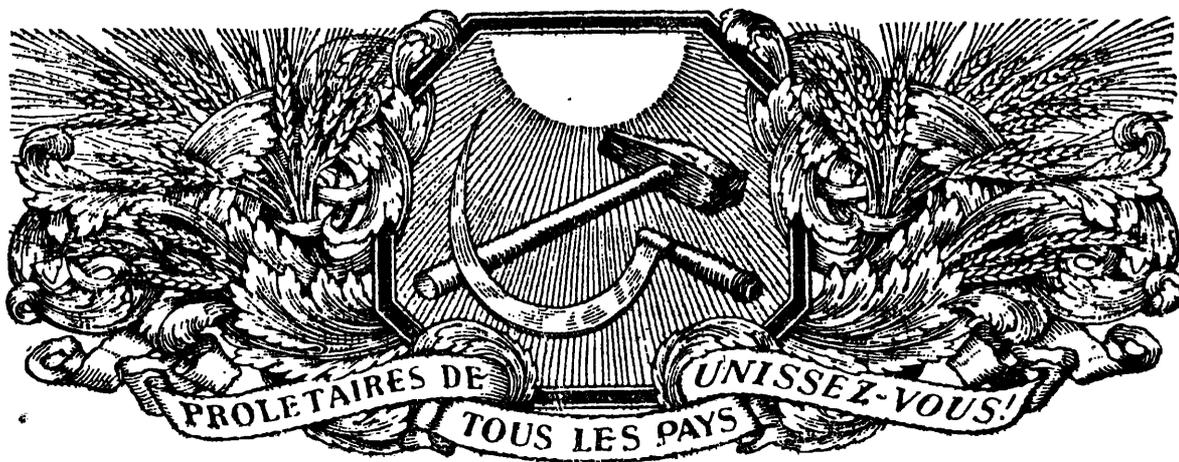
Angélica BALABANOV.

GROUPE CORPORATIF des Journalistes Communistes

Un Groupe corporatif des Journalistes communistes vient de se créer. Il a son siège à l'*Humanité*, 142, rue Montmartre, Paris. Il se propose l'examen des questions et la défense des intérêts corporatifs des journalistes de la Presse communiste.

Nous publierons prochainement les statuts adoptés par l'assemblée générale constitutive et les noms des membres de la Commission Exécutive.

Peuvent immédiatement envoyer leur adhésion au camarade Amédée Dunois, secrétaire général de l'*Humanité*, les membres du Parti, rédacteurs à traitement fixe des journaux, étant sous le contrôle du Parti.



L'Internationale Communiste et l'Internationale Syndicale

La lutte, entre les partisans et les adversaires de la révolution sociale se déroule dans deux domaines : le domaine politique et le domaine professionnel. Deux Internationales, la Seconde et la Troisième, sont en rivalité. Mais deux Internationales professionnelles, le Soviet International des Syndicats Rouges de Moscou et l'Internationale d'Amsterdam, s'affrontent également. Quant à l'Internationale deux et demie, il n'est pas utile d'en parler, puisqu'elle ne joue aucun rôle indépendant, ni dans la politique, ni dans le mouvement professionnel, où elle est réduite à suivre servilement l'Internationale Jaune des Jouhaux et des Thomas. L'apparition de cette Internationale intermédiaire de Vienne, qui brouille inutilement les cartes (ce qui, d'ailleurs, entre dans le plan de la bourgeoisie mondiale), n'a rien changé à ce fait que la véritable ligne de démarcation est entre les socialistes-révolutionnaires et les social-traitres, entre le communisme et l'opportunisme, entre la Seconde et la Troisième Internationales.

Qu'est-ce qui fait la force de la Seconde Internationale, si du moins elle existe encore comme grandeur politique ? — Est-ce son organisation propre ? — Nullement. Comme organisation ouvrière, révolutionnaire, socialiste, il y a beau temps qu'elle a cessé d'exister, et que le *Mane*, *Thécel*, *Pharès* de l'histoire a été prononcé sur elle. Et pourtant, on peut dire, en modifiant la parole célèbre de Descartes, qu'elle existe, puisqu'elle fait des bêtises. Comme force au service du capital, elle existe, mais non pas comme grandeur indépendante ; elle ne brille que du reflet des autres. Le véritable soleil du firmament opportuniste, ce n'est plus aujourd'hui la Seconde Internationale politique, mais bien l'Internationale professionnelle des social-traitres. Son centre n'est plus à Londres, mais à Amsterdam. Il est hautement caractéristique que l'Internationale Communiste ait à combattre moins la Seconde Internationale comme telle que son pseudonyme professionnel, moins Scheidemann, Thomas et Vandervelde, que Jouhaux, Oudegeest, Thomas, et leurs partisans ou complices. Car l'appui principal et ultime de la bourgeoisie, à côté de la police, des bandes noires fascistes, des

espions et des gendarmes, ce sont les « leaders » syndicaux type Jouhaux et Cie.

Si mauvaise que soit l'Internationale professionnelle d'Amsterdam, elle a cependant derrière elle des masses ouvrières, retardataires et peu révolutionnaires sans doute, mais désireuses cependant, par la force des choses, de combattre le capital sur un terrain limité, purement économique et trade-unioniste. Sur ce terrain, où les ouvriers et les patrons se rencontrent fatalement comme deux classes ennemies avec des intérêts opposés, il leur est infiniment plus difficile de falsifier le caractère de leurs relations mutuelles. En politique, la chose est beaucoup plus facile. La Seconde Internationale a tout simplement changé les ouvriers qui la suivent non seulement en chair à canon de la bourgeoisie, mais même en agents directs de cette bourgeoisie, disputant à la police l'honneur de massacrer leurs propres frères. Jamais la démocratie petite-bourgeoise n'était descendue aussi bas que les social-démocrates de l'aile droite. Noske a laissé loin derrière lui tous les Louis Blanc, tous les Méline et les Clemenceau, Vandervelde et Destree sont allés infiniment plus loin dans leur servilité devant les cléricaux que n'étaient jamais allés les cléricaux belges même modérés. Ces Messieurs ont abandonné toutes leurs positions. C'est pourquoi ni ennemis, ni amis ne comptent plus avec eux.

Afin de tenir en laisse comme auparavant la classe ouvrière, la bourgeoisie est obligée d'utiliser beaucoup plus qu'autrefois les professionnels opportunistes. La raison en est que ces derniers, comme tels, ne participent pas à la politique ; ils ne sont pas encore compromis sans retour, comme les politiciens social-démocrates, aux yeux des masses populaires. Naturellement, les Thomas et les Jouhaux s'occupent eux aussi de politique, et ils ne font pas mieux que les Scheidemann et les Vandervelde, mais ils le font par contrebande, d'une main seulement, continuant à agiter de l'autre l'étendard syndicaliste. Ce double visage qui par malheur n'a pas encore été percé à jour par les masses et aussi ce fait que l'influence des professionnels opportunistes s'étend sur des foules plus vastes que celles de politiciens opportu-

nistes, rendent les chefs d'Amsterdam particulièrement précieux aux yeux des capitalistes et particulièrement dangereux aux yeux de l'avant-garde consciente du prolétariat.

Ainsi la principale force du camp opportuniste, ce n'est pas l'Internationale politique, mais l'Internationale professionnelle. La première n'a pas de programme, elle ne joue aucun rôle et ne jouit d'aucune influence ni dans un sens, ni dans un autre (quoique dans le mauvais sens elle n'ait pas encore perdu toute importance). La situation est tout autre dans le camp de la révolution sociale. Là, quoique l'association internationale professionnelle soit numériquement plus forte que l'association politique, elle n'est pas en état de reléguer celle-ci au second plan comme Amsterdam a relégué Londres.

L'Internationale Communiste est née avant le Soviet International des Syndicats, et c'est elle qui influe sur le développement du second. En vérité il en était ainsi déjà dans l'époque historique précédente, où (dans une série de pays du moins, comme l'Autriche, l'Allemagne, en partie la France) le mouvement politique du prolétariat s'est constitué avant l'organisation professionnelle et a donné le branle à cette dernière. Mais dans ces pays les Partis politiques ont rapidement perdu leur vigueur, se sont égarés dans l'opportunisme, ont perdu la confiance des masses et le contact moral avec elles et au moment décisif sont apparus incapables de conduire le mouvement de ces masses dans la lutte et la protestation. Finalement ces Partis politiques, divisés en trois fractions, gauche, centre et droite, se sont trouvés moins homogènes et moins solides que les syndicats. Et pourtant il semblait que ces derniers, groupant des ouvriers d'opinions diverses et de développement différent, auraient dû être en état d'infériorité par rapport à des Partis politiques groupant théoriquement des membres d'une seule opinion et constituant l'avant-garde du prolétariat.

L'Internationale Communiste est garantie contre une pareille destinée (à moins naturellement qu'il ne se produise dans son organisme de profondes modifications qu'elle se gardera bien, instruite qu'elle est par l'expérience de la social-démocratie, de permettre). Elle est jeune, fraîche, pleine d'esprit belliqueux et, si un danger la menace, ce n'est pas de s'éloigner des masses, mais au contraire de les dépasser avec excès. Mais elle s'efforcera de ne pas permettre non plus cet excès. Quant à son unité morale et à sa cohésion, elle a pris de ce côté des sûretés suffisantes, on peut dire qu'elle est ferrée des quatre pieds. Elle est même à ce point de vue infiniment supérieure à son jumeau professionnel le Soviet International. Et c'est d'ailleurs ce qui doit fatalement se passer entre les deux principales organisations de la classe ouvrière.

L'Internationale Communiste groupe seulement des communistes. Le Soviet International groupe des professionnels révolutionnaires, mécontents de la politique d'Amsterdam, mais qui cependant n'ont pas tous atteint le même niveau de conscience socialiste et révolutionnaire. A côté des syndicats russes, il y a par exemple les Espagnols, portés vers l'anarchisme, les Italiens, où l'on rencontre avec des anarchistes des éléments opportunistes (d'Arragona), quelques Anglais pénétrés d'esprit combatif mais ayant besoin encore d'un long développement (R. Williams). Bien plus, de par sa nature même, le Soviet International est obligé d'admettre dans ses rangs, quoique en petit nombre, des éléments

purement opportunistes, lorsqu'ils se trouvent dans les organisations professionnelles nationales adhérentes : nous avons eu vue non seulement les syndicats italiens, mais même ceux de Russie, où il se trouve quelques poignées de mencheviks et de socialistes révolutionnaires.

C'est pourquoi les relations entre l'Internationale politique et l'Internationale syndicale ne pourront jamais prendre la forme qu'elles ont prises dans le camp opportuniste. Là-bas elles étaient toutes deux également mauvaises, et les rapports s'établissaient entre elles sur la base quantitative : Amsterdam est plus nombreux que la Seconde Internationale, et c'est pourquoi c'est lui qui domine tandis que cette dernière se fait toute petite derrière et ne respire que par sa grâce. Chez nous les relations ne peuvent se constituer que sur la base de l'égalité et de la collaboration fraternelle, mais avec une primauté morale, une prédominance politique de l'Internationale Communiste, puisque c'est elle qui est l'avant-garde, qui indique la route, qui trace la ligne générale de la classe ouvrière non seulement sur le terrain politique, mais encore sur tous les autres terrains, puisque c'est elle en un mot qui symbolise et qui incarne l'unité supérieure du mouvement ouvrier dans tous les pays.

Si la Seconde Internationale n'existe que comme la filiale parlementaire d'Amsterdam, on peut dire d'autre part que la Troisième Internationale n'exécutera pas complètement sa mission si elle ne sait pas s'appuyer sur la masse des syndicalistes rouges groupés autour du Soviet International. En règle générale il y a partout plus de syndicalistes que de communistes. Dans le camp opportuniste la proportion entre les ouvriers organisés professionnellement et politiquement est de 7 ou 10 à 1. Dans le camp révolutionnaire cette même proportion est de 4 à 1. Etant donné que les syndicats groupent d'énormes masses ouvrières (environ 40 millions dans le monde entier), il faut espérer que très prochainement le Soviet International des Syndicats réussira à grouper sous son drapeau de nombreux millions de partisans. C'est seulement en s'appuyant sur ces masses que nous pourrons mettre en pratique la politique de défense active et d'offensive active contre le capital que préconise la Troisième Internationale. Union parfaite sur les questions principales du moment, concordance parfaite sur le programme et sur la tactique entre l'Internationale Communiste et le Soviet International des Syndicats, voilà la condition fondamentale du triomphe de la cause ouvrière sur le capital dans tout l'univers !

Tout nous prouve que cet accord existe. Le fait même de la réunion successive des Congrès des deux organisations ; le Soviet International ouvrant ses séances immédiatement après la fin de celles de l'Internationale Communiste, symbolise avec évidence cette étroite union morale et organique qui existe entre les deux principaux courants du mouvement prolétarien international. Le même fait s'est produit naguère en France, où vers la fin du XIX^e siècle les Congrès syndicaux se rassemblaient d'ordinaire immédiatement après les Congrès du « Parti Ouvrier » (P. O. F.). Mais là-bas ces deux ruisseaux de la grande rivière prolétarienne se sont séparés. Chez nous cela n'arrivera pas. Le gage en est non seulement dans notre volonté ferme, mais encore dans l'amère expérience des erreurs et des désillusions traversées par le prolétariat et dont nous empêcherons la répétition.

G. STIEKLOV.

Le Mouvement Révolutionnaire EN ORIENT

Extrait du discours prononcé par Zinoviev au Congrès de Halle (14 octobre 1920)

Nous donnons ci-dessous quelques extraits du magistral discours prononcé par Zinoviev au Congrès de Halle, où la majorité du Parti social-démocrate indépendant vota l'adhésion à l'Internationale Communiste.

Dédaignant les vaines questions personnelles, le Président de l'Internationale éleva le débat au-dessus des mesquines querelles soulevées par les « menchevistes » allemands, réfuta les sophismes des adversaires de la Révolution et traça une large et admirable fresque du mouvement prolétarien mondial.

La vérité sur Enver-Pacha

Camarades,

Il me faut envisager maintenant le problème de la question nationale. Il me faut vous dire qu'avec l'histoire d'Enver Pacha, le camarade Crispin s'est laissé prendre on ne peut mieux. C'est ce que vous allez voir tout à l'heure. De façon générale, des choses si fantastiques ont été dites à propos de la question nationale, que l'imagination s'y perd. Il n'y a d'ailleurs pas qu'en Allemagne que l'on a agité dans les réunions publiques l'épouvantail d'Enver-Pacha. On le fait aussi en Suisse. Je viens de recevoir une lettre d'une camarade suisse, Rosa Bloch, qui m'écrit : « Est-il possible, camarade, qu'Enver-Pacha soit votre allié ? J'ai peine à y croire. » Il m'est en outre tombé entre les mains un tract publié à Francfort, qui porte les signatures de Hitler et de Koil, en tête duquel il est écrit en grosses lettres : « Enver-Pacha a pu être accepté en qualité de membre actif de la 3^e Internationale, alors que le vaillant Ledebour n'a pas été jugé digne d'y entrer. » Permettez-moi, à mon tour, de vous dire la vérité sur cette histoire. (*Cris. Bruits.*)

Enver-Pacha a bien assisté au Congrès de Bakou. Mais il n'était pas délégué. Il nous a demandé la parole pour faire une déclaration. Nous lui avons refusé. (*Ecoutez ! Ecoutez !*) Voyant cela, il nous a priés de bien vouloir recevoir une déclaration écrite. J'ai apporté en Allemagne les procès-verbaux du Congrès ; ils seront bientôt publiés, et vous pourrez en prendre connaissance. Or, comme je disais, nous lui avons refusé la parole, et j'ajoute que c'est sur mon initiative, en qualité de président du Congrès, que cette décision fut prise. C'est alors qu'il nous a demandé d'avoir l'obligeance de lire sa déclaration. Nous avons accédé à sa demande. Cette déclaration, la voici :

Camarades, je remercie, en mon propre nom et au nom de mes camarades, la 3^e Internationale et son

Bureau de nous avoir donné la possibilité de nous réunir à Bakou, nous tous qui faisons la guerre à l'impérialisme et au capitalisme mondiaux.

Camarades, nous nous estimons heureux d'avoir aujourd'hui, en face de l'impérialisme et du capitalisme, qui, ne se bornant pas à nous dépouiller, cherchent à s'abreuver de notre sang et à nous anéantir, non de faux politiciens européens, mais une allée probe et fidèle, en la personne de la 3^e Internationale.

Camarades, au moment où la Turquie s'engageait dans la guerre, le monde était divisé en deux camps. Le premier comprenait la vieille Russie tsariste et ses alliés capitalistes et impérialistes, et le second, l'Allemagne et ses alliés de même acabit. Nous, qui résistions à la Russie tsariste, à l'Angleterre et à ses alliés dont le but était de nous étouffer, nous sommes entrés en guerre aux côtés de l'Allemagne, parce que celle-ci nous avait au moins promis de ne pas attenter à notre vie.

Les impérialistes allemands se servaient de nous pour réaliser leurs desseins de brigandage. Mais nous n'avions qu'une pensée : garder notre indépendance.

Camarades, le sentiment qui nous a arrachés à notre tranquille existence de réfugiés pour nous transporter dans les déserts torrides de Tripoli, sous les pauvres tentes des Bédouins, avec lesquels il nous a forcés à passer la partie la plus dure de notre vie, n'était pas un sentiment impérialiste. Nous avons cherché à sauver Tripoli pour les Tripolitains et nous sommes heureux d'avoir réussi, après une lutte de neuf ans. À en chasser les impérialistes italiens. Quant à l'Azerbeïdjan, nous n'avions à son égard aucune mauvaise intention. Nous estimons que l'Azerbeïdjan doit appartenir à ceux qui l'habitent. Si nous sommes tombés dans une situation fautive, c'a été notre malheur.

Camarades, j'occupais, pendant la guerre mondiale, un poste des plus élevés. Soyez assurés que je déplore que nous ayons été contraints de faire la guerre aux côtés de l'impérialisme allemand. Je hais et maudis l'impérialisme et les impérialistes allemands autant que l'impérialisme et les impérialistes anglais. Je suis d'avis qu'il faut anéantir tous ceux qui pensent à l'enrichissement des oisifs. C'est sous ce point de vue que j'envisage l'impérialisme.

Camarades, je vous assure que si la Russie actuelle eût existé, à cette époque, et fait la guerre en vue de ses buts actuels, nous nous serions placés, comme présentement, à côté d'elle. Pour démontrer clairement la véracité de mon affirmation, je vous dirai qu'à la date où nous avons pris la résolution d'agir en commun avec la Russie soviétiste, l'armée de Youdénitch se trouvait aux abords de Pétrograd, Koltchak tenait entre ses mains l'Oural, et Dénikine menaçait Moscou par le Sud. L'Entente, qui avait mis en action toutes ses forces et qui se croyait déjà victorieuse, montrait ses dents voraces et se frottait les mains. Telle était la situation au moment où nous cherchions l'amitié de la Russie. Si les tempêtes de la mer Noire ne m'avaient pas fait rebrousser chemin en emportant les mâts de mon vaisseau, si les grilles des prisons de Kovno et de Réval et la chute des avions qui m'emportaient, ne m'en avaient empêché, j'aurais été chez vous, aux heures les plus dures pour la Russie, et je n'aurais pas eu à raconter toutes ces choses superflues, pour expliquer la situation à quelques camarades.

Vous savez, camarades, que nous sommes sortis vaincus du combat impérialiste de la guerre mondiale. Mais, au point de vue de nos intérêts d'opprimés, je ne reconnais pas que nous soyons vaincus, parce que la Turquie, par suite de la fermeture de ses détroits, est deve-

nue l'un des facteurs qui ont provoqué l'écroulement de l'insatiable Russie tsariste et l'avènement à sa place de l'alliée naturelle de tous les opprimés, de la Russie soviétique. Elle a donc contribué à l'ouverture d'une nouvelle voie qui conduit au salut du monde. Au point de vue des peuples opprimés, je vois là une victoire.

Camarades ! L'armée qui soutient, en ce moment, une lutte héroïque contre l'impérialisme et qui, comme je l'ai déjà dit, puise sa force dans la classe paysanne, si elle est temporairement inactive, n'a pas été vaincue. A l'heure présente, après quinze années de lutte contre le même ennemi, elle combat, pour la deuxième fois, dans des conditions extrêmement pénibles. Mais la guerre actuelle ne peut être comparée à celle d'antan.

En voyant le monde oriental se joindre à la 3^e Internationale et les opprimés du monde entier soutenir ses légitimes revendications, elle s'est pénétrée d'un espoir inébranlable en la victoire.

Camarades, le conflit mondial entre les impérialistes, qui a débuté par la guerre du Transvaal et a vu sa phase la plus aiguë se dérouler de 1914 à 1917, arrive maintenant à son terme. La guerre en est actuellement sa période décisive et elle ne se terminera que par notre victoire, c'est-à-dire par la victoire des opprimés, et non seulement par le désarmement du capitalisme, mais par sa destruction complète.

Le présent Congrès donnera de nouvelles forces à l'armée rouge, qui verse son sang pour la défense des opprimés, et aux combattants turcs. Ce Congrès contribuera ainsi à notre victoire qui est celle du Droit. Ce n'est pas seulement le désir de trouver un appui qui nous entraîne vers la 3^e Internationale, mais peut-être aussi les liens étroits qui unissent ses principes aux nôtres. C'est dans le peuple, chez les éléments opprimés du peuple, c'est-à-dire dans la classe paysanne, que nous avons puisé de tout temps notre force révolutionnaire. Si nos ouvriers de fabriques représentaient une force, j'en aurais fait mention en premier lieu, car ils étaient, eux aussi, avec nous. Ils ont collaboré à notre action avec abnégation et dévouement. Et maintenant encore ils continuent à nous soutenir. Nous nous sommes donc toujours appuyés sur la partie opprimée du peuple. Nous ressentons ses douleurs, nous vivons avec elle, et c'est avec elle que nous mourrons.

Camarades, nous insistons, au nom du peuple sur le droit de ce dernier à disposer lui-même de son avenir politique. Nous nous croyons liés étroitement, pour toute la vie, à tous ceux qui veulent vivre avec nous : et nous voulons laisser s'organiser eux-mêmes tous ceux qui ne veulent pas vivre avec nous. Tel est notre point de vue sur la question nationale.

Camarades, nous sommes contre la guerre, c'est-à-dire que nous ne voulons pas que les hommes s'entre-déchièrent dans l'intérêt du pouvoir. Et pour établir enfin le règne de la paix sur la terre, nous nous rangeons du côté de la 3^e Internationale et continuons encore, à l'heure qu'il est, en dépit de tous les obstacles, à soutenir une lutte des plus sanglantes.

Camarades, nous voulons le bonheur des travailleurs. Nous voulons que nul homme, indigène ou étranger, ne jouisse des fruits du travail d'autrui. A cet égard, il convient d'agir sans ménagements. Nous voulons que notre pays jouisse des fruits du travail commun en développant largement son agriculture et son industrie. Telle est notre opinion sur la question économique.

Camarades, nous sommes persuadés que seul, un peuple conscient peut conquérir la liberté et le bonheur. Nous voulons qu'un savoir véritable, uni au travail, pour nous assurer une liberté vraie, éclairée et instruite notre pays. Et, sous ce rapport, nous ne faisons pas de différence entre les sexes. Tel est notre point de vue sur la politique sociale.

Camarades, l'union des organisations révolutionnaires du Maroc, d'Algérie, de Tunisie, de Tripoli, d'Égypte, d'Arabie et des Indes, que je représente ici, est entièrement solidaire avec vous, dans cette question. Elle est profondément persuadée qu'en faisant emploi de tous les moyens révolutionnaires, elle réussira à briser les dents des fauves de l'impérialisme et à les mettre dans l'impossibilité de nuire.

Camarades, les mains qui se sont levées pour cette œuvre, se tendent les unes vers les autres. Je serre la main à tous ceux qui veulent travailler avec nous jusqu'au bout ; la lutte sera longue, mais elle aboutira à

notre victoire. Je souhaite à nos camarades le succès.

Vive l'union des opprimés !

A bas les oppresseurs que cette union fait trembler !

Telle a été la déclaration d'Enver-Pacha. (Cris.) Que lui avons-nous répondu ? Vous pensez peut-être que nous l'avons accueilli à bras ouverts, en « pauvre pêcheur repentant » ? Rien de semblable ! Nous avons voté un ordre du jour spécial contre Enver-Pacha.

Crispien. — Votre gouvernement, ou votre Parti seul ?

Zinoviev. — Cet ordre du jour fut proposé par le camarade Bela-Kun et moi, et adopté par le Congrès à une écrasante majorité, on peut dire presque à l'unanimité. Cet ordre du jour est ainsi conçu :

I. Le Congrès exprime sa sympathie à tous les combattants turcs en lutte contre l'impérialisme mondial, représenté par les forbans de l'impérialisme anglo-français, qui oppriment et exploitent les peuples de l'Orient et maintiennent en esclavage les travailleurs du monde entier. De même que le deuxième Congrès de l'Internationale Communiste, le Premier Congrès des Peuples de l'Orient déclare être résolu à soutenir les mouvements révolutionnaires nationaux tendant à libérer les peuples opprimés de l'Orient du joug de l'impérialisme étranger.

II. Le Congrès constate cependant que le mouvement révolutionnaire national, en Turquie, est uniquement dirigé contre les oppresseurs étrangers, et que son succès ne signifierait pas la libération des paysans et des ouvriers de l'oppression et de l'exploitation, en général. Le succès de ce mouvement n'entraînerait pas la solution des questions les plus importantes pour les classes laborieuses turques : question agraire et question des impôts, et n'écarterait pas les obstacles les plus considérables à la libération de l'Orient : les différends nationaux.

III. Le Congrès estime qu'une très grande circonspection est nécessaire à l'égard des chefs de ce mouvement, qui ont naguère conduit à la tuerie les paysans et les ouvriers turcs dans l'intérêt d'un groupe de puissances impérialistes, et ont ainsi amené les masses laborieuses de Turquie à un double péril, au nom des intérêts d'une oligarchie de ploutocrates et d'officiers supérieurs. Le Congrès leur propose de prouver par leurs actes qu'ils sont prêts à servir le peuple et à effacer leurs anciennes fautes. En invitant les masses laborieuses de la Turquie et de tout l'Orient à soutenir le mouvement révolutionnaire national, le Congrès recommande aux paysans et aux ouvriers turcs de se grouper dans des organisations autonomes, d'être prêts à poursuivre l'œuvre libératrice jusqu'au bout et de ne permettre, en aucun cas, aux impérialistes étrangers de tirer parti de leurs relations et de leur influence sur les riches, les paysans cossus, les bureaucrates et les généraux (pachas, derbeileras, etc.), du pays. A ce prix, le peuple travailleur de Turquie peut se libérer de tous ses oppresseurs et exploités, à ce prix seulement la terre, les fabriques, les mines et d'une façon générale, toutes les richesses du pays seront utilisées dans l'intérêt des travailleurs, et rien que des travailleurs.

Telle est l'histoire de l'intervention d'Enver pacha à Bakou. (Bruit.) Il n'était pas délégué, et un ordre du jour de blâme fut voté à son égard : Enver pacha, il est vrai, a bien été l'instigateur des massacres d'Arméniens. Mais je vous prie de ne pas oublier que la bourgeoisie arménienne fut, elle aussi, l'alliée de Wrangel. Je vous rappelle également qu'aujourd'hui encore, nous pouvons nous attendre, à tout moment, à une agression des « démocrates » arméniens, à ce que la prétendue Arménie autonome, vassale du capitalisme anglais, nous déclare la guerre. Avec la Géorgie, que visitent à l'heure actuelle quelques membres du Parti Social-Démocrate Indépendant (j'entends dire que Kautsky

s'est rendu là-bas), les choses en sont au même point qu'avant l'Arménie ; en la Géorgie, les ouvriers russes ont un ennemi de plus. (*C'est vrai !*) La Géorgie assure le transit du matériel de guerre destinée à Wrangel ; ne venez pas nous parler de la démocratie arménienne ou géorgienne ; ce sont des armes de l'Entente contre la Révolution prolétarienne de Russie ; et si vous voulez soutenir que, par son « alliance » avec Enver pacha, la Révolution russe s'est disqualifiée, laissez-moi vous le dire : en grandissant ce spectre, vous ne réussirez qu'à effrayer des enfants ; mais si vous croyez que des hommes se laisseront prendre à ces sottises manœuvres, vous vous trompez profondément. Et vous vous trompez précisément parce que vous posez, une fois de plus, les questions nationales du point de vue réformiste. C'est ce que je vais vous démontrer, à l'instant.

Les peuples opprimés de l'Orient viennent au Communisme

À la Conférence du Parti Socialiste Indépendant, le camarade Hilferding a parlé en termes méprisants des mullahs de Khiva : « Jusqu'aux mullahs de Khiva qui se sont faits communistes. » Dans son esprit, c'était ridicule. Il va de soi que les mullahs de Khiva ne sont pas communistes. Mais la 3^e Internationale est devant la nécessité de parler avec les travailleurs du monde entier, et ce, non pas du seul point de vue européen. Nous devons apporter la lumière aux mullahs de Khiva, dans un esprit qui convienne à leur pays. Nous voulons les entraîner avec nous, nous voulons les dresser contre leurs oppresseurs. Et nous ne pouvons atteindre ce but qu'en agissant comme nous l'avons fait. Nous leur avons expliqué le point de vue de la 3^e Internationale. La 2^e Internationale ne reconnaissait que les hommes de race blanche. L'Internationale Communiste ne divise pas les hommes selon la couleur de la peau. Si vous aspirez à la révolution mondiale, si vous voulez libérer le prolétariat des chaînes du capitalisme, vous ne devez pas penser à l'Europe seule, vous devez tourner aussi vos regards vers l'Asie. Hilferding parle avec dédain de ces Asiatiques, de ces Tartares, de ces Chinois, etc. Camarades, il nous sera impossible de faire la révolution mondiale si nous ne mettons pas l'Asie sur pied. L'Asie est quatre fois plus peuplée que l'Europe ; ses peuples, comme nous, sont exploités, opprimés, ravalés par le capitalisme. Devons-nous, oui ou non, les rapprocher du socialisme ? (*Vifs applaudissements.*)

Si Marx put dire autrefois que la révolution européenne, faite sans l'Angleterre, ressemblerait à une tempête dans un verre d'eau, à notre tour, camarades allemands, nous pouvons dire que la révolution prolétarienne, sans la participation de l'Asie, ne sera pas mondiale. C'est là une chose d'une importance capitale et que vous ne devez pas perdre de vue... J'ai aussi l'honneur d'être un Européen. Mais je n'oublie pas que l'Europe n'est qu'une petite partie du globe. Au Congrès de Moscou, nous avons compris ce qui avait fait défaut jusqu'ici au mouvement prolétarien. Nous avons compris qu'il est nécessaire, pour que la révolution mondiale devienne une réalité, de réveiller les masses opprimées de l'Asie. Dittman va peut-être se moquer de moi, mais je dois avouer que, lorsque j'ai vu à Bakou des milliers de Persans et de Turcs chanter avec nous l'Internationale, des larmes me sont venues aux yeux, et c'est alors que j'ai senti passer le souffle de la Révolution mondiale. Je le souligne bien : non seulement de la révolution eu-

ropéenne, mais aussi de la révolution mondiale, soulèvement de tous les peuples opprimés de la terre contre le capitalisme. Crispien se trompait étrangement, quand il disait : « Ce sont de jeunes États capitalistes en lutte contre les vieux États capitalistes. »

Crispian. — En partie !

Zinoviev. — Non, c'est absolument faux. C'est une de ces questions, desquelles on ne peut pas dire ce qu'a dit autrefois Ledebour à propos de la politique coloniale, à savoir qu'il « viendra bien un jour » où nos idées remueront le monde ; à ces idées, nous voulons dès aujourd'hui donner corps dans la vie, en conduisant tous les peuples opprimés contre la bourgeoisie internationale. Il est fort possible que ce ne soit pas, là encore, l'assaut général du capital. Mais le torrent que nous déchaînons contre lui se fera de plus en plus impétueux jusqu'au jour où il affranchira le monde entier. Et comme je vous l'ai déjà dit, camarades, sans l'appui des peuples des colonies, vous ne pourrez pas faire la révolution mondiale.

Dans le discours qu'il a prononcé à Pétersbourg, lors de l'ouverture du Congrès, le camarade Lénine a dit : « Par quoi se traduisent les résultats de la guerre capitaliste ? Par le fait que 250 millions d'Européens oppriment un milliard et demi d'habitants de la planète. »

Il s'agit uniquement des classes bourgeoises de tous les pays capitalistes. Il importe que les prolétaires du monde entier adhèrent à ce mouvement. On a ri, dans cette salle, d'entendre dire qu'à Bakou j'aurais « prêché la guerre sainte ». J'y ai prononcé ces paroles : « Peuples de l'Orient, on vous a beaucoup parlé de la guerre sainte, de même qu'on en a beaucoup parlé aux travailleurs européens, en 1914, au moment de la guerre capitaliste ! Peuples de l'Orient, c'était alors une guerre maudite ! Mais aujourd'hui, nous vous engageons à commencer une guerre vraiment sainte contre la bourgeoisie et contre les oppresseurs de l'humanité toute entière ! » (*Vifs applaudissements.*) Camarades ! Y a-t-il dans ces paroles quoi que ce soit de religieux ou de démagogique ? Laissez-moi vous citer encore quelques passages du discours que j'ai prononcé au Congrès de Bakou. J'y ai dit notamment :

« Chaque capitaliste anglais fait travailler non seulement des dizaines et des centaines d'ouvriers anglais, mais des centaines et des milliers de paysans en Perse, en Turquie, dans l'Inde et dans les autres pays soumis au capitalisme britannique. La conclusion s'impose donc que ce milliard et demi de populations opprimées doivent s'unir, et que si ces régions d'asservis s'unissent, il n'y aura pas de force au monde qui puisse les soumettre aux corsaires que l'on appelle « capitalistes anglais ». La tâche des ouvriers organisés d'Amérique, qui sont plus avancés et instruits, est donc d'aider les travailleurs arriérés de l'Orient. Il ne faut pas les railler ou les traiter avec orgueil. Il ne faut pas souligner à plaisir leur mentalité souvent arriérée ; mais il y a lieu de plaindre sincèrement leur ignorance, de leur tendre une main secourable et de les aider par tous les moyens en notre pouvoir... Le mouvement que dirige Kémal veut libérer la « personne sacrée » du calife des mains de ses ennemis. Est-ce un point de vue communiste ? Non... Les représentants des ouvriers communistes du monde entier vous font appel et vous offrent leur secours fraternel dans cette lutte si pénible, si dure, mais inéluctable. Nous sommes profondément convaincus que vous accepterez cordiale-

ment la main que vous tendent les ouvriers d'Europe et d'Amérique !

Et ces hommes, camarades, ne sont pas restés sourds à notre appel. Je leur ai dit : « Marx et Engels ont forgé ces mots : « Proletaires de tous les pays, unissez-vous ! » Nous sommes des adeptes de Marx et d'Engels, nous vivons à une époque où un grand bonheur nous échoit : celui de développer cette devise et de crier : « Peuples opprimés du monde entier et prolétaires de tous les pays, unissez-vous contre vos exploiters ! » (*Vifs applaudissements à gauche.*) Là-dessus, les délégués du Congrès de Bakou ont été d'accord avec moi, et vous ne devez pas en rire, camarades. Vous n'aviez pas le droit de vous moquer de ce Congrès, et pourtant vous l'avez raillé à plaisir. Dans tous vos journaux, j'ai vu de mes propres yeux les mots « communistes de Bakou » placés entre guillemets. (*Protestations à droite.*) Camarades, vous ne voulez pas admettre que ce Congrès ait été un événement historique. Vous vous l'êtes représenté, ou vous l'avez représenté comme une manœuvre de notre gouvernement. Ce fut pourtant, camarades, un acte révolutionnaire, un acte d'hostilité contre le capitalisme anglais. Le gouvernement anglais s'en est plaint ; je ne sais pas ce que lui a répondu le camarade Tchitcherine. Si nous sommes obligés, camarades, d'entrer en relations avec les gouvernements bourgeois, ce n'est pas la classe ouvrière russe qui en est fautive, mais plutôt la classe ouvrière de tous les autres pays ; et s'il ne faut pas vous en rejeter la responsabilité, il faut pour le moins constater votre faiblesse. (*Signes d'approbation.*)

Toutes les décisions qui ont été prises au Congrès de Moscou sur la question nationale ne marquent pas un pas en arrière, mais un pas gigantesque en avant vers la révolution mondiale. (*Vifs applaudissements.*) Et c'est justement à propos de cette question, que Crispin nous reproche d'avoir commis une faute. L'Internationale Communiste, qui représente la fraction révolutionnaire la plus avancée de la classe ouvrière d'Europe et d'Amérique, s'efforce à soulever l'Asie. Il faut maintenant aller de l'avant. Désormais, nous n'aurons plus en vue la seule révolution européenne, mais aussi la révolution mondiale. Un « Comité d'Action » a été organisé, à Bakou. Il se compose de 48 membres représentant 28 peuples et de deux représentants de l'Internationale Communiste. Ce Comité a décidé de conférer le droit de veto à ces deux derniers. On vous dira : « Là aussi, s'exerce la dictature de Moscou ! » Camarades, il y a là en vérité quelque chose de plus important qu'un comité « démocratique ». Les peuples de l'Orient trouvent tout naturel que la fraction la plus avancée de la classe ouvrière soit leur éducatrice et leur guide. On nous a aussi traités d'illettrés. Camarades ! Je peux dire avec fierté qu'il y a un nombre infime d'illettrés à Petrograd, et que dans trois ans, il n'y en aura, pour ainsi dire, plus. En 1905 et 1901, ces illettrés russes ont d'ailleurs, ne l'oublions pas, accompli les deux plus grandes révolutions que le monde ait jamais vues. (*Vifs applaudissements.*) Et de même qu'elle est venue de Russie, c'est de l'Orient que viendra la lumière pour toute l'humanité !

Je demande à tout prolétaire pénétré de la conscience de classe : « Y a-t-il quelque chose d'indigne ou d'inadmissible pour la classe ouvrière européenne dans le fait que nous avons rassemblé les peuples de l'Orient et qu'ils ont consenti à se placer volontairement sous la conduite de la classe ouvrière d'Europe et d'Amérique ? » Nous devons savoir gagner leur confiance, et ce sera

chose impossible tant que des camarades avancés — comme Hilferding — se permettront de tourner en dérision les « mullahs de Khiva ». (*Vifs applaudissements.*) On les a trompés, pillés, avilis si souvent que ces malheureux peuples opprimés n'ont plus que défiance à l'égard de tout Européen. Mais en l'Internationale Communiste — et nous en sommes fiers — tous ces peuples meurtris ont une confiance illimitée. Nous voyons avec joie que les couches profondes des peuples asiatiques viennent à nous, et non à la vieille social-démocratie.

Et maintenant, quelle est notre faute ? Camarades ! Je prétends qu'il y a faute grave, mais non chez nous, — chez vous ! L'étroitesse d'esprit, le sectarisme, les vieux préjugés bourgeois, qui vous ont pénétrés dès la naissance, vous empêchent d'appeler ces peuples et d'accomplir avec eux la révolution prolétarienne. Il faut bien dire aussi que vous n'avez pas de sentiment révolutionnaire. Oui, le sentiment révolutionnaire vous fait totalement défaut ! (*Bruyantes protestations à droite.*) S'il n'en était pas ainsi, il faudrait considérer comme pur effet de hasard les railleries de Hilferding à l'égard des « mullahs de Khiva ». Souvorof, fameux général russe, l'a dit : « Le hasard ne l'emporte pas toujours nécessairement ! L'esprit doit aussi dire son mot. » Eh bien ! je ne vois pas un pur effet de hasard dans vos railleries. Dans ces questions d'une actualité brûlante, nous ne devons jamais nous moquer des peuples de l'Orient, mais, au contraire, les soulever, les appeler, les aider, car sans leur appui, camarades, nous ne secouerons pas le joug de la bourgeoisie. (*Vifs applaudissements à gauche.*)

À Bakou, l'influence d'Enver Pacha sur une partie de la population musulmane était si grande, que dans les rues on lui baisait les pieds et les mains. C'est évidemment un fait profondément regrettable. Je ne le dissimule pas. Mais il faut considérer la population musulmane autrement que la nôtre. Il faut se faire une idée des difficultés auxquelles se heurte le mouvement ouvrier d'Orient, afin d'apprendre à les écarter. Tenir compte des préjugés de cette population, est indispensable. N'agissons-nous pas de la sorte quand nous faisons, en Europe, certaines concessions aux préjugés religieux ?

Voix à droite. — Non, nous n'en faisons pas, nous !

Zinoviev — Camarades, il ne vous est pas venu à l'idée que les femmes de l'Orient comprendraient un beau jour le communisme ? Vous déniez peut-être l'importance d'un fait que je vais vous relater, à titre d'exemple : à Bakou, au cours d'une manifestation, les musulmans ont jeté leur voile. Sur ce, tout savantissime socialiste va hocher la tête : « Ah ! les femmes et les mullahs de Khiva ! » Et pourtant, ce petit fait constitue, à mon avis, un événement historique. Nous ne ferons pas la révolution mondiale, si les femmes de l'Orient ne comprennent pas qu'elles sont opprimées et asservies et qu'elles ont les pieds et les poings liés par des préjugés. Camarades ! Je considère que c'est un honneur pour nous et pour l'humanité entière d'accomplir l'immense travail d'éducation qui nous incombe en Orient. Les travailleurs allemands trouveront-ils quelque chose à y objecter, (*Vifs applaudissements à gauche.*) Je prétends, camarades, que c'est là le devoir de la classe ouvrière internationale et que ce devoir, elle continuera de l'accomplir sous la conduite de l'Internationale Communiste. (*Vifs applaudissements.*)

C. ZINOVIEV.

EN RUSSIE SOVIÉTISTE

Les Tribunaux Révolutionnaires

Les tribunaux populaires et révolutionnaires sont déjà connus comme organes créateurs du nouveau droit prolétarien. Tout en reconnaissant la possibilité d'erreurs de détail, provenant de la nouveauté et de la complexité relative de cette juridiction d'un caractère absolument unique dans l'histoire, nous devons constater ce fait que les masses prolétariennes ont atteint dans le domaine de la justice les résultats les plus remarquables.

Il suffit de prendre connaissance de telle ou telle procédure de ces tribunaux pour être frappé de l'originalité et de la valeur des sentences rendues ou même des procédures suivies : absence de formalisme, désir permanent de découvrir la vérité, habileté étonnante à la trouver.

A titre d'exemple, je citerai seulement une affaire débattue devant un tribunal révolutionnaire : il s'agissait d'un meurtre, et l'accusé était menacé de la peine capitale. L'enquête préliminaire semblait ne laisser aucun doute sur la culpabilité. Néanmoins le tribunal remarqua au cours de l'affaire certaines obscurités dans l'instruction et ensuite la bizarrerie de l'attitude de l'accusé, qui semblait ne rien faire pour se justifier. Grâce à la reprise détaillée et minutieuse de toute l'enquête, le tribunal finit par établir la vérité : l'accusé n'avait pris aucune part au meurtre, il avait la pleine possibilité de prouver son innocence en invoquant un alibi, mais il ne l'avait pas fait pour ne pas compromettre l'honneur d'une femme. Naturellement un verdict d'acquiescement fut rendu. Seule la haute conscience et l'habileté du tribunal populaire avait sauvé un innocent.

Un des caractères les plus précieux des nouveaux tribunaux est l'absence de toute gêne et de toute barrière matérielle en ce qui concerne le jugement. Grâce à cette liberté, nous avons une masse de sentences originales et spirituelles, témoignant du talent des juges à se débrouiller dans les motifs et les causes psychologiques des personnes déferées devant eux.

Ainsi un tribunal populaire de Moscou eut à examiner l'affaire d'une « demoiselle soviétiste » qui dans un tramway s'était permis une sortie antisémite d'un caractère provocateur très marqué. L'accusée fut considérée comme relativement irresponsable et comme ayant agi par ignorance et légèreté, mais condamnée à suivre les cours d'une école politique et à passer les examens, avec obligations de recommencer en cas d'échec.

La chronique judiciaire pourrait offrir de nombreux exemples de sentences aussi originales et spirituelles dans les provinces.

Citons par exemple celle du tribunal révolutionnaire de Kiev. Il avait à juger un individu accusé de contre-révolution. La pièce la plus compromettante était un journal découvert chez lui et rédigé par lui pendant la domination de Denikine, et qui contenait des passages où l'auteur se plaignait de l'attitude du Pouvoir des soviets envers les intellectuels. Le tribunal, après examen minutieux

des pièces, repoussa l'accusation de contre-révolution caractérisée, déclara la personnalité de l'accusé en dehors de tout soupçon, et porta en conséquence un verdict d'acquiescement. Mais il a ajouté à cette sentence un paragraphe bien remarquable et d'une profonde signification, qui nous montre en la personne des juges de très fins psychologues. Le tribunal en effet invita l'accusé à présenter dans un délai déterminé un rapport détaillé sur la politique du gouvernement soviétiste à l'égard des intellectuels.

Comme le déclare lui-même l'individu en cause, il fut obligé de se plonger pour rédiger ce mémoire, dans les œuvres de Lénine, Zinoviev, Loutsis, Trotsky, Gorky et autres. La pénitence fut exécutée dans le délai fixé.

Cette sentence est un spécimen éclatant de la sagesse populaire, recherchant non point un châtiement, ne se proposant même pas d'éduquer le coupable malgré lui, mais de l'obliger à s'éduquer lui-même, en l'invitant de façon indirecte à prendre connaissance des principes de la politique soviétiste. La lecture des ouvrages des chefs de révolution ne pourrait manquer en effet d'agir puissamment sur l'esprit de l'accusé et de l'aider à comprendre l'idéal communiste. Pour juger de l'effet produit par une pareille peine, il suffit de lire ce que l'intéressé lui-même en écrit :

« Le tribunal de Kiev, qui d'ailleurs s'est élevé à un niveau assez haut, a fait preuve dans mon affaire de beaucoup de sagesse, de compréhension et de justice dans l'art d'apprécier les faits. Sa décision n'est pas seulement juste, elle est même très spirituelle. Elle m'a rempli d'enthousiasme, et je m'incline devant son intelligence et sa justice. »

Ainsi, même si l'auteur avant le procès n'était pas un véritable contre-révolutionnaire, il était cependant loin de nourrir de la sympathie envers le Pouvoir des Soviets ; mais ce procès a accompli en lui une véritable révolution. C'est d'ailleurs la même révolution que nous constatons ces derniers temps dans la majeure partie de la classe libérale. Les dernières élections au Soviet de Moscou en ont été une preuve frappante. Les tribunaux de la révolution nous apparaissent comme une école des plus réussies d'éducation communiste.

A. PRIGRADOV.

VIENT DE PARAÎTRE :

N. LÉNINE

LE RÔLE DE LA JEUNESSE COMMUNISTE

Une brochure 0 40

Réduction de 25 % aux groupes.

Envoyer lettres et mandats à RENÉ REY-NAUD, 123, rue Montmartre, Paris (2^e).

Le Pouvoir des Soviets et les Coopératives

Le mouvement coopératif en Russie est un facteur économique d'une telle importance dans la vie du pays que le pouvoir des Soviets n'a pas pu le négliger.

Aussitôt après le renversement du gouvernement provisoire de Kerensky et Cie, il a fallu occuper de créer un statut nouveau à la coopération.

La chose était d'autant plus indispensable que les organisations coopératives, soit de consommation, soit de production, étaient pour la plupart entre les mains des éléments moyens et aisés de la classe paysanne et étaient hostiles, au point de vue politique, au communisme. Tous les centres coopératifs panrusses ou provinciaux étaient sous l'influence des Partis de droite.

La seule exception étaient les Coopératives de consommation prolétariennes, desservant les villes. On y trouvait pas mal de communistes, mais précisément c'était elle qui jouait dans la vie générale du pays un rôle économique moins important que les autres.

Les manifestations des coopératives, comme force organisée, sur la scène politique (Conférence gouvernementale de l'été de 1917, pré-parlement de l'automne de la même année) avaient toujours revêtu un caractère hostile à la révolution sociale.

Toute l'attitude ultérieure des coopératives de Russie au cours de la lutte acharnée soutenue par l'avant-garde ouvrière et paysanne contre la contre-révolution sous toutes ses formes se montra nettement dirigée contre le Pouvoir des Soviets et favorable au contraire aux nouveaux gouvernements, Koltchak, Denikine, Wrangel et autres, surgis sur le territoire russe.

Il apparut donc nécessaire de mettre les coopératives hors d'état de nuire politiquement.

Mais le gouvernement soviétiste ne pouvait pas ignorer l'importance économique des coopératives.

Dans le nouveau système économique de la période de transition, fondé sur la réglementation par l'Etat de l'Economie Nationale, il a fallu faire des coopératives un des principaux points d'appui du régime.

A cet effet elles ont reçu la charge de répartir parmi la population les denrées alimentaires et les objets de ménage ou de large consommation.

Dans ce système les coopératives sont astreintes à remettre les produits, selon des normes fixes et non plus seulement à leurs membres, comme auparavant, mais à tous les citoyens de la République

Il est facile de tirer de là cette conclusion que les coopératives doivent cesser d'être un organe groupant des catégories isolées de citoyens pour devenir un organe englobant obligatoirement toute la population de la Russie Soviétiste.

Le décret du 20 mars 1919 proclama l'inscription obligatoire de toute la population dans les coopératives.

Il va de soi que cette réforme a changé radi-

calement le personnel de tous les bureaux dirigeants des coopératives, puisque l'effectif des électeurs était lui-même modifié. Et en effet les ouvriers et paysans élirent comme délégués dans ces Bureaux une majorité de communistes, seuls véritables défenseurs des travailleurs.

La question se posait du rôle des coopératives de consommation dans le rassemblement de produits alimentaires et du fonctionnement des coopératives de production (dans la petite industrie ou dans l'agriculture). Or le système d'approvisionnement de l'Etat était basé d'une part sur la nationalisation de l'industrie, de l'autre sur le monopole d'Etat avec réquisitions systématiques des produits agricoles. La nationalisation était réalisée par le Conseil Supérieur d'Economie Nationale, le monopole par le Commissariat de l'Approvisionnement.

Dans ce domaine les coopératives n'avaient donc à jouer qu'un rôle auxiliaire. Elles n'avaient le moyen d'y développer aucune énergie propre.

Quant aux opérations de crédit, de courtage pour la vente et l'achat des produits, elles perdaient désormais toute signification. Par conséquent toutes les coopératives de production durent se consacrer exclusivement à leurs fonctions strictes consistant à faire entrer les petits propriétaires individuels dans la sphère d'influence de la production socialisée et des procédés de travail en commun (cartels et autres associations).

Le décret du 27 janvier 1920 fonda toutes les coopératives de crédit et de production en deux grands groupes : les coopératives de la petite industrie et les coopératives agricoles, lesquelles à leur tour constituent des « sections » de la coopération de consommation.

En même temps nous assistons à une réorganisation intérieure des coopératives, visant à l'unité de direction soit dans chaque province, soit pour toute la Russie.

Les « unions provinciales » se renforcent. Les anciens organes du centre panrusse de la coopération de consommation et de production se liquident pour prendre la forme de bureaux et entreprises subordonnées seulement au centre, etc... etc...

Ainsi se poursuivit la construction de l'appareil coopératif jusqu'au jour où des changements considérables survenus récemment dans la politique d'approvisionnement, la suppression du monopole d'Etat sur les produits agricoles, le remplacement des réquisitions par l'impôt en nature, réclamèrent une révision de la législation concernant les coopératives.

Le droit reconnu aux paysans de disposer librement des excédents restant après versement de l'impôt et la circulation privée résultant de ce droit autorisée non seulement dans un cercle limité, mais dans tout l'Etat, obligèrent les coopératives soviétistes à prendre une part active aux nouvelles conditions de la vie économique et à entreprendre la lutte contre les spéculateurs ou intermédiaires privés.

Le décret du 7 avril 1921 ouvre un large champ

d'activité aux coopératives de consommation dans ce domaine.

D'une part il remet définitivement aux coopératives toute la répartition des produits. D'autre part il leur donne le moyen de développer au maximum leur action dans le sens du rassemblement des produits et de la production même.

Afin d'assurer à l'initiative et à l'énergie coopérative le plus large développement, si l'affiliation aux coopératives de consommation demeure obligatoire et gratuite pour toute la population, le décret autorise cependant la constitution, au sein des grandes associations coopératives, de groupements facultatifs avec cotisations, fonctionnant par l'intermédiaire de ces mêmes grandes associations pour tout ce qui concerne l'acquisition des denrées et la production. Enfin la question se posa de ressusciter les coopératives de production. Un décret en ce sens est attendu prochainement.

On compte donner aux coopératives de production la possibilité de développer le plus largement possible leurs facultés afin d'augmenter et d'accélérer la circulation des marchandises, soit entre elles et les coopératives de consommation, soit

directement entre elles et les organes de l'Etat.

Ces modifications apportées à la situation des coopératives, qui sont toutes de nature à développer leur activité économique, sont accompagnées d'une modification correspondante de leur statut juridique.

En particulier, on a aboli la règle, jadis admise en pratique, de l'union personnelle entre les services d'approvisionnement et les coopératives, union qui aboutissait dans le fait à enlever toute initiative à ces dernières.

Une liaison vivante entre le centre et les organes provinciaux, entre ces derniers et ceux des districts ou des régions, et ainsi de suite jusqu'aux groupements primitifs de la coopération, est maintenant établie.

Les coopératives, munies de cette façon d'une mission active, du droit de participer aux échanges locaux et nationaux, acquièrent la possibilité de développer la plus grande initiative à tous les degrés. Soutenues par le Parti Communiste et par tout l'Etat Soviétique, les coopératives apporteront leur part à l'œuvre de l'organisation socialiste.

G. KRAMAROV.

La Vie Economique en Russie

Six mois de Travail

L'article que nous publions ci-dessous fournit un vivant tableau des difficultés tragiques au milieu desquelles le prolétariat russe poursuit le relèvement et l'organisation de son industrie. Son auteur est président de l'Union Syndicale provinciale du Textile.

L'automne dernier les autorités locales d'Ivanovo-Voznesensk obtinrent une décision de la direction centrale de l'industrie textile pour la mise en marche de 22 fabriques. Le Conseil des commissaires du Peuple, sur la proposition de Lénine, déclara toutes ces fabriques « de choc » avec toutes les conséquences en découlant. Conformément au programme, on devait faire travailler 300.000 broches à coton, 32.000 à lin, 6.300 métiers à tisser, 52 machines à imprimer, 4 sections de finissage. A condition de travailler à plein, on devait avoir en 6 mois 150 millions d'archines de tissus terminés et plusieurs milliers de pouds de ouate hydrophile.

Ayant ainsi reçu la commande, les ouvriers d'Ivanovo-Voznesensk entreprirent énergiquement son exécution. Les fabriques complétèrent à la hâte leur personnel technique et administratif, recherchèrent la main-d'œuvre qualifiée. Le Comité provincial du Parti Communiste organisa dans les usines de forts noyaux communistes en y rappelant de nombreux militants des administrations. Le syndicat révisa les directions, organisa dans toutes les entreprises des conférences générales d'ouvriers.

Quand on eut obtenu de la sorte un cadre convenable et l'état d'esprit voulu parmi les ouvriers, le 27 septembre 1920, après meeting solennel, 14 grandes fabriques textiles furent mises en marche. Les 8 autres, pour des raisons techniques, ne

le furent les unes après les autres qu'en novembre.

Avec héroïsme, avec un enthousiasme compréhensible après un si long arrêt, les ouvriers se mirent à l'œuvre. Malgré les difficultés générales, manque de vivres, manque de pièces de rechange, etc., dès le premier mois plusieurs sections exécutèrent le programme fixé par le syndicat, d'autres le doublèrent même, et peu de temps après, certaines dépassaient déjà la production d'avant-guerre. 2 fabriques la dépassèrent de 5 %.

Dans ces conditions, il suffisait de développer la production et de travailler à plein pour exécuter brillamment le programme. C'est alors que survinrent des obstacles imprévus. On avait prévu l'arrivée par la Volga de 1.200.000 pouds de naphte pour les fabriques textiles ; or, toute la navigation ne donna que 400.000 pouds, sur lesquels la moitié fut encore enlevée pour la centrale électrique de Moscou. Les vivres cessèrent bien vite d'arriver dans la mesure promise. Le Commissariat de la Guerre se mit à multiplier les mobilisations (1). Le Bureau Central de la Tourbe refusa de laisser exploiter les ressources locales. Le Commissariat des Finances réduisit de jour en jour ses avances. Aucune démarche n'aboutissait, on commençait à douter de pouvoir continuer l'œuvre entreprise.

C'est alors que les autorités locales envoyèrent des représentants à Moscou. Lénine étudia la question avec l'attention qu'elle méritait, et le 17 novembre, le Conseil du Travail et de la Défense ordonna de réserver à Ivanovo-Voznesensk l'usage exclusif du combustible local, de lui envoyer en plus 380 citernes de naphte, de considérer ses ouvriers comme mobilisés sur place, enfin de lui fournir chaque mois 200 wagons de farine et de lui délivrer un crédit global de 500 millions de roubles.

(1) Octobre-Novembre, contre Wrangel.

Cette décision sauva la situation. Néanmoins, vu les difficultés de transport, les organisations locales estimèrent raisonnable de réduire leurs ambitions, et elles agirent sagement. En effet, en dehors du combustible local, les fabriques ne reçurent que la moitié de la quantité attendue. Au lieu de travailler à plein, elles n'utilisèrent que la moitié de leur puissance. Mais cette fois le salut fut dû à l'élan révolutionnaire des ouvriers, qui, souffrant de la faim et du froid, manquant de vêtements, répondirent aux appels de leurs organisations et élevèrent au maximum le rendement du travail.

Les résultats apparaissent aujourd'hui. En six mois de travail, les ouvriers d'Ivanovo-Voznesensk ont donné 239.942 pouds de fil, 29.605.016 archines de tissu brut, 83.798.817 archines de tissu fini, 66.841 pouds de fil de lin, 4.712.766 archines de tissu de lin, sans compter la ouate, sur laquelle nous ne possédons pas de chiffres. Parties de 5.000 pièces d'étoffe par jour en octobre, les 22 fabriques donnent aujourd'hui une moyenne journalière de 16.000 pièces de tissu fini, et cela travaillant seulement à 50 % de leur capacité. Si on tient compte de ce que dans la période d'octobre à novembre 14 fabriques seulement fonctionnaient sur 32, il est certain qu'en avril, c'est-à-dire au bout de six mois de travail, les 150 millions d'archines seront terminés.

La province d'Ivanovo-Voznesensk mérite d'être mise à l'ordre du jour sur le front du travail. Le Conseil des Commissaires du Peuple, dans une décision du 12 avril, ordonne toutes les mesures nécessaires pour satisfaire les besoins les plus essentiels des fabriques textiles et confirme l'importance de première urgence de leur travail. Les ouvriers ne demeureront pas en reste et montreront davantage de dévouement à la révolution.

G. KOROLEV.

Ecole Communiste Marxiste

Les cours de l'Ecole Communiste Marxiste ont lieu, 49, rue de Bretagne, le dimanche matin, à 10 heures, et le jeudi soir à 20 h. 30.

Les Cahiers de l'Ecole communiste marxiste publient les cours des conférenciers. Abonnement mensuel : 2 francs. Adresser les abonnements au camarade *Justinart*, 106, rue de Turenne (3^e).

Bulletin Communiste

Organe du Comité de la 3^e Internationale
PARAISANT LE JEUDI

Le Numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS :

	France	Etranger
3 mois	7 »	8 »
6 mois	14 »	16 »
12 mois	28 »	32 »

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à
René REYNAUD, 123, rue Montmartre, PARIS



Bibliothèque
Communiste
PARIS
123, rue Montmartre

DRIDZO-LOSOWSKI. — <i>Le rôle des Syndicats russes dans la Révolution</i>	0 30
A. GLEBOV. — <i>Les Syndicats russes et la Révolution</i> (préface de Boris Souvarine)....	0 50
K. HORNER. — <i>Social-Démocratie et Communisme</i>	0 60
KERTJENZEV. — <i>Les Alliés et la Russie</i>	3 »
ALEXANDRA KOLLONTAI. — <i>La Famille et l'Etat Communiste</i>	0 40
LÉNINE. — <i>La Maladie infantile du Communisme</i>	4 »
LÉNINE. — <i>La Révolution prolétarienne</i>	4 »
LÉNINE. — <i>Lettre aux ouvriers américains</i> ..	0 25
LÉNINE. — <i>Les Bolcheviks et les Paysans</i>	0 40
LÉNINE. — <i>L'Etat et la Révolution</i> (en préparation).	
ROSA LUXEMBOURG. — <i>Lettre de la prison</i>	2 50
S.-J. RUTGERS. — <i>En Russie Soviétique</i>	0 25
BORIS SOUVARINE. — <i>La 3^e Internationale</i> .. épuisé	
BORIS SOUVARINE. — <i>Eloge des Bolcheviks</i> .. épuisé	
TROTSKY. — <i>Terrorisme et Communisme</i>	7 »
TROTSKY. — <i>Le Terrorisme</i> épuisé	
TROTSKY. — <i>Les Soviets et l'Impérialisme mondial</i>	épuisé
TROTSKY. — <i>La Commune de Paris et la Russie des Soviets</i>	0 60
CLARA ZETKIN. — <i>Les Batailles révolutionnaires de l'Allemagne</i>	0 75
... <i>Le Programme du Parti Communiste russe (bolchevik)</i>	0 60
... <i>Manifeste et Résolution de l'Internationale Communiste</i>	0 50
... <i>Hommage à la République des Soviets</i> , par H. Barbusse, etc.	1 25
... <i>Le Monde capitaliste et l'Internationale communiste (Manifeste du 2^e Congrès)</i>	0 75
... <i>Statuts et Résolutions de l'Internationale communiste (votés par le 2^e Congrès)</i> épuisé	
... <i>La Commune de Paris (préface de Zinoviev)</i>	5 »
... <i>Voyage en Russie rouge (album de 60 vues)</i>	4 »



Le Gérant : R. APERCE.



Travail exécuté
par des ouvriers payés
au tarif syndical

Imprimerie Française (Maison J. DANGEN)
183, rue Montmartre, Paris (2^e).
Georges Dangen, Imprimeur